MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

— A la bonne heure, voilà une toilette simple! disent les naïfs en voyant passer une de nos coquettes en costume de promenade. Et tous de se féliciter de ce que les femmes deviennent enfin plus raisonnables ; on en tire les plus heureuses conséquences pour le bonheur des ménages... la prospérité des familles... le repos public!... Malheureusement il faut se défier de cette simplicité : elle cache souvent une superbe élégance.

La mode, en effet, patronne la laine de préférence à la soie, réservant cette dernière pour les garnitures ou le fond du jupon, lorsque celui-ci ne doit pas être vu. Cette « simplicité, » chez une couturière un peu en évidence, coûte la bagatelle de cinq cents francs! — Les vestons mantelets sont en modeste cachemire ou gros tulle (la faveur du moment) et garnis de galons de laine ; mais avec les rubans, les franges marabout, ét leur coupe inédite, ils reviennent encore à deux cents francs.

D'ailleurs, si le costume est en laine, le jupon blanc et le pantalon sont plus luxueux que jamais avec leurs volants et entre-deux de dentelle. Et si l'on voulait pousser plus loin l'indiscrétion, on verrait que le corset de satin recouvre un plastron de chemise magnifique, en fine valenciennes. Enfin, le bas de soie à coins brodés a beau dissimuler ses allures coquettes dans un brodequin en chevreau, son luxe n'en existe pas moins!

Voulez-vous un mot qui résume la situation? La *Vie parisienne* nous le fournit : « Un tout petit poisson, toujours, mais quelle sauce! La sauce de Cléopâtre, en perles fondues! »

L'ouverture du Salon de peinture a été, le 1er mai, aussi brillante que possible; le « tout Paris » était bien là. On n'a garde de manquer une pareille fête, à une époque comme la nôtre, où tout le monde se pique de connaissances artistiques. Un détail en passant : les hommes se sont beaucoup plaint de la traîne insensée des robes qui les faisaient trébucher et qui par là ont été maltraitées. Il y a cependant moyen d'éviter ces inconvénients : suffit d'une coulisse placée dans le haut du jupon, qu'on serre pour le remonter et dont on noue les cordons à la taille. Reste le jupon de dessous pour lequel on devrait employer le même système ou qu'on ferait bien de choisir ras-terre, lorsqu'on peut prévoir le cas dont il s'agit.

Le Palais de l'Industrie est devenu le centre élégant où, pendant la semaine, on aime à se retrouver. On y cause peinture, sans autre but que d'étaler une jolie toilette. L'Exposition des beaux-arts est en même temps une exhibition de modes. Profitons de notre visite pour signaler quelques-uns des costumes qui s'y sont fait remarquer.

P. N° 258. — Coiffure d'Opéra.
Modèle de M. A. Guyon (rue Richer, 45).

Toilette de vigogne gris poussière. Jupon à demi-traîne et pli Bulgare en taffetas prune de Monsieur, entouré de deux volants en vigogne, terminés par des plissés coup de vent en taffetas. Ces volants s'arrêtent au quadruple pli. Tablier en vigogne, rayé au milieu devant d'un coulissé assez large, orné de nœuds papillon en taffetas prune ; deux côtés coulissés, avec tête coquillée, sont réunis et fixés assez bas sur le pli du jupon. Corsage *Jeanne d'Arc* en vigogne, garni devant de nœuds papillon, faisant suite à ceux du tablier. Le dos est rayé par une bande en taffetas prune, qui s'écarte avec la basque et se confond dans le pli Bulgare. La manche, en vigogne dessous et taffetas coulissé dessus, est terminée par un double cornet, avec nœud papillon.

Chapeau *Ophélie* en paille anglaise : fond mou en taffetas prune ; guirlande et diadème de violettes blanches.

Costume en armure de laine couleur ardoise. Jupon ras-terre très plat, entouré de trois bandes en velours, de couleur plus foncée et superposées. Tunique plate et carrée du bas, devant et derrière, terminée par un velours. Corsage *Madame l'Archiduc*, très-ajusté, avec bord de velours ; poches carrées, garnies de même. Chapeau de crin noir, à passe renversée, ruisselant d'avoi-

nes dorées entre mêlées de coquelicots : véritable chef-d'œuvre du style printanier.

Avec les étoffes à jour, on compose de charmants costumes d'été : tunique blouse, blouse russe, tunique *Juive*, tunique et corsage *Jeanne d'Arc*, etc., que l'on pose sur robe de soie de couleur. Ces broderies à jour sont exécutées sur fonds gris, blancs, bleus, roses ; et par l'addition des nœuds papillon, en ruban un peu tranchant, on donne un ton plus chaud à l'ensemble de la toilette.

Nous avons vu, dans le même ordre d'idées, des combinaisons d'entre-deux en guipure gris uni, d'autres brodées en blanc ou en couleur. Ces entre-deux, cousus ensemble et quelquefois mélangés, nous semblent d'une heureuse application. Citons, entre autres, un tablier et un corsage sans manches composés d'entre-deux gris, brodés de blanc, entourés de dentelles assorties, avec nœuds cerise papillonnant partout. Voilà qui nous a paru charmant et du meilleur effet sur une robe à traine en faille grise.

Personne n'a oublié les fortes chaleurs de l'an passé : elle ont aissé une trop vive impression ; aussi les femmes se préparent-elles à lutter contre les rigueurs de la canicule. Pour cette raison, les tissus légers seront plus que jamais en faveur. La grenadine noire aura un succès plus complet encore que d'ordinaire, car il y a, cette année, en ce genre, des dispositions charmantes, des semis de brochés qui font un merveilleux effet. Voici une toilette complète qui constitue vraiment une jolie création : — Jupon en taffetas tout plat et à traîne unie, entouré d'un haut volant de grenadine soie brochée ; ce volant, très foncé, forme sur son bord inférieur des groupes de coulissés. Tablier en grenadine, composé de trois groupes de trois plisremontants, le dernier pli de chaque groupe garni d'imitation de Chantilly, simulant ainsi trois écharpes drapées. Ce tablier se fixe derrière dans un pli Bulgare en grenadine, coulissé et monté par une tête ruchée s'adaptant au bas de la basque du corsage ; une dentelle coquillée encadre ce pli. Corsage *Jeanne d'Arc* en taffetas et grenadine ; le milieu du dos et le dessus des manches sont coulissés et garnis de dentelle sur les bords.

Un joli détail pour terminer. Il s'agit d'nne ombrelle en soie noire doublée de blanc, et entourée d'une frange... de muguet et de myosotis !...

Mary d'Auberville.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 258.

Coiffure d'Opéra. — Les bandeaux, ondulés sur le front, sont relevés sous une réunion de coques de cheveux, qui forment la coiffure derrière avec boucles étagées et flottantes. Fleurs de pervenche, avec feuillage, entremêlées dans les cheveux et tombant derrière.

G. N° 523.

1. Plaque de ceinture, en argent oxydé à jour, à laquelle trois objets peuvent être suspendus.

2. Ombrelle-canne en soie marron, à bords dentelés, doublée de soie blanche. Cordelière avec gland marron autour de la poignée.

3. Ombrelle-canne en soie noire, entourée d'un entre-deux perlé de jais, avec double dentelé, surmontant un volant découpé à l'emporte-pièce. Doublure gris perle. Long nœud de ruban et agrafe en jais sur le dessus.

4. Éventail en ivoire et soie crème, avec sujet peint à la gouache.

5. Autre éventail en soie noire, avec sujet finement peint. Entre-deux de dentelle blanche sur le bord. Manche d'ébène découpé.

6. Ombrelle-canne en soié prune, couleur changeante, à bords festonnés garnis de franges assorties et d'une passementerie. Motifs perlés et glands sur chaque baleine. Franges et plaque de jais au sommet.

7 et 8. Ombrelles-cannes en soie écrue, à volant festonné ou bord de dentelle. Nœud de ruban assorti.

9 et 10. Modèles de manches de parapluie.

G. N° 526.

Toilettes de campagne. — 1. Costume en toile de Vichy gris uni et à rayures cerise sur fond gris. — Jupon avec rayures en biais, garni devant de trois volants plissés, et derrière d'un grand volant uni qui occupe le même espace. — Tablier en toile unie, entouré d'un biais rayé et d'un plissé, relevé derrière par une bande unie encadrée de plissés. — Corsage en toile rayée, à basques plates devant et plissées derrière, serré à la taille par une ceinture en pareil plus large devant que derrière. Parements en uni aux manches et plissés. — Lingerie en batiste : col et sous-manches plats. — Chapeau *Paillasson* garni de ruban cerise et de violettes blanches.

2. Costume en toile bleue foncée et toile écossaise bleue blanche. — Jupon ras-terre, en toile unie, avec deux volants froncés surmontés d'un plissé. — Tablier en écossais, entouré d'une bande en toile bleue unie avec poches posées en biais sur les côtés ; par derrière, ce tablier est coulissé et garni d'un coquillé en toile unie, sous lequel il est agrafé. — Corsage cuirasse en écossais, ouvert sur le côté avec col rabattu, poche à bouquet, parements aux manches et bord de la basque en toile bleue unie. Boutons de nacre. — Lingerie ouverte et ruchée. — Chapeau de paille : fond mou en gaze argentée blanche, avec bouts flottants et boutons d'or.

Description de la planche coloriée n° 1227.

Toilettes de courses. — 1. Jupon à traîne, en faille noire. Cinq volants alternés dans le bas : les uns plissés à plis fins, les autres à plis creux ; un grand volant plissé à tête sur la traîne. — Tablier en soie brochée (magnifique tissu imitant l'ancien), à longs pans noués derrière assez bas sur la traîne. Le haut du tablier, rabaissé sur lui-même derrière, forme un revers de chaque côté, ce qui découvre la partie supérieure du jupon. — Corsage cuirasse en soie noire devant, et soie grise brochée derrière ; il est ouvert en châle et encadré extérieurement d'un plissé en soie grise assortie à l'étoffe brochée. Riche guipure coquillée à l'intérieur et formant plastron pour le milieu du corsage, dont elle suit tous les bords inférieurs. Manches en soie grise brochée, terminées par un double plissé posé pied contre pied de manière à former deux coraets ; traverse en ruban gris nouée sur le dessus. — Sous-manches en guipure assortie. — Chapeau de paille de riz blanche, à passe relevée en diadème. Fleurs des champs et nœud papillon en ruban cerise dessous. Même ruban autour de la calotte dans le haut et fleurs des champs sur le sommet. Larges coques et traîne dans le bas derrière.

2. Toilette en faille lilas et cachemire lilas clair. — Jupon à traîne courte, en cachemire derrière, où il est entouré d'un volant de faille, monté à tête avec de gros plis doubles. Des losanges en cachemire, boutonnés les uns sur les autres, forment une guirlande sur ce volant. Le devant du jupon est en faille et garni dans le bas de plusieurs rangs de plissés en cachemire, puis recouvert dans le haut par un tablier supplémentaire. — Celui-ci est étroit et divisé en deux parties ; les bords du milieu, largement découpés en dents, sont réunis par trois boutons lilas. Un biais en faille lilas accompagne les bords du tablier ; celui-ci se perd dans le haut, de chaque côté, sous un plissé en cachemire qui orne les côtés du jupon. — Corsage en cachemire lilas avec plastron en faille foncée, ouvert en châle avec col rabattu en cachemire. Par derrière, le corsage est garni d'un haut volant de faille lilas, monté à plis creux, avec tête ; sur ce volant se rabat, de chaque côté, la basque en cachemire, coupée carrément sur les hanches. Le bas des manches est boutonné sur un cornet plissé en faille lilas. — Lingerie en dentelle blanche ruchée. — Chapeau de paille à passe doublée de velours noir, entouré d'une bande lilas. Garniture de touffes de violettes de Parme, les unes placées dessous, les autres au bas de la calotte derrière et sur le sommet, où elles sont accompagnées d'un oiseau posé en aigrette.

Description du patron découpé.

Annexe de l'édition n° 1.

Tunique pour costume de ville. — Cette tunique est taillée en droit fil devant et forme pointe aiguë, garnie de boucles en étoffe. Le derrière de la jupe est froncé à la taille et relevé au milieu. Les côtés forment coquillé par suite du relevé.

Notre patron se compose des deux pièces suivantes :

1° Devant de la tunique. — 2° Derrière de la jupe.

(Voir ce modèle sur notre gravure coloriée n° 1225 C annexée au 2e numéro de mai.

LETTRES D'UNE DOUAIRIERE

« Encore un foyer éteint, encore une porte close! » me disais-je le mois dernier en apprenant la mort de Mme Ancelot; et j'espère qu'on ne m'en voudra pas de revenir un peu en arrière, dans ce temps d'actualité dévorante, pour consacrer à cette intéressante figure, aujourd'hui disparue, une dernière et sympathique mention.

Durant sa longue existence, qui se prolongea jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, la maison de Mme Ancelot fut toujours hospitalière à tous les gens d'esprit, de talent, ou se croyant tels, qui lui étaient présentés. Aussi son salon eut-il un moment de grande vogue sous le gouvernement de Juillet, alors qu'elle possédait son charmant petit hôtel de la rue Joubert. Elle faisait, en ce moment-là, concurrence à la grande prêtresse de l'Abbaye-au-Bois et l'on avait surnommé ce salon *la petite bourse des lettres*. Tous les gens de lettres y affluaient; mais quand des désastres de fortune forcèrent, après le 24 Février, les heureux possesseurs de l'hôtel, à le vendre, les pigeons s'envolèrent du colombier, et les fidèles seuls suivirent Mme Ancelot dans son appartement de la rue des Beaux-Arts; ce qui lui causa une déception cruelle, car elle se faisait encore de douces illusions sur les hommes. Elle avait été si courtisée, si fêtée, si gâtée, que cela lui était bien permis vraiment!

Personne ne sut réunir en soi plus de talents et plus de charmes que Virginie Chardon, qui devint Mme Ancelot en 1818 : elle peignait, elle chantait, elle dansait, — la danse était alors un art! — tandis que son mari n'était qu'un modeste employé au ministère de la marine; mais pendant la période de la lune de miel, l'heureux couple donna le jour à une tragédie de *Louis XI*, laquelle fut un des grands succès de ce temps et valut à M. Ancelot, qui avait tout naturellement accepté la paternité de la pièce, non-seulement les faveurs royales, mais encore des distinctions fort recherchées.

Je sais bien que les mauvaises langues d'alors, car il y avait des mauvaises langues comme il y en a aujourd'hui, prétendaient que le plus grand mérite de M. Ancelot était d'être le mari de sa femme; que sa tragédie avait été soutenue à la force du poignet par le maréchal duc de Raguse qui commandait la garde royale, lequel maréchal, la claque n'ayant pas été encore inventée, faisait envoyer, comme service, des pelotons de soldats à chaque représentation pour applaudir à tout rompre; et comme ces soldats, disséminés dans la salle, faisaient *par ordre* un bruit du diable, ils entraînaient forcément le succès... Enfin, il se disait une foule de choses qu'il est inutile de répéter et qui ne sont peut-être pas vraies du tout. Ce qui est parfaitement exact, en revanche, c'est que M. Ancelot devint bien en cour et, de plus, académicien.

Quant à Mme Ancelot, c'était une femme d'un grand esprit, et, sa plume en donna la preuve à tous, quand elle fit paraître sa comédie de *Marie* qui eut un succès de fureur : d'abord parce qu'elle fut jouée *con amore* par Mlle Mars, puis aussi parce qu'elle avait su trouver la corde sensible. C'était, en effet, la femme du monde qui savait le mieux ce qu'il fallait dire pour plaire et pour flatter, que Mme Ancelot, et elle avait traité le public comme elle traitait ses amis. Trop habile pour lui dire ce qu'elle savait, elle sut complétement réussir en peignant la vie, non telle qu'elle est, mais comme il serait heureux qu'elle fût; et comme cet honnête public de tous les temps ne veut pas se voir ressemblant, comme il est de tous les rois celui qui aime le plus qu'on le flatte, la comédie de Mme Ancelot, qui montrait les hommes fidèles malgré tout et les femmes dévouées au-delà du possible, eut un succès de rage. Aussi le salon de l'heureux auteur de *Marie* devint-il tout à fait à la mode, et ce fut un vrai bureau d'esprit où la dame de céans tenait le dé.

Un jour, ou plutôt un soir, je me rappelle qu'elle se prit à dire ceci :

« Louer le style d'un écrivain plus que ses pensées, c'est, ce me semble, faire l'éloge de la toilette d'une femme au détriment de sa beauté : car, comme le costume, le style doit n'être qu'une accessoire, et ne pas détourner l'attention de ce qu'il est appelé à orner. »

— C'est fort ingénieux et fort joli, ce que vous dites-là, madame! dit en souriant Alfred de Vigny, un intime de la maison; mais permettez-moi de vous faire observer que ce n'est pas tout à fait juste, car ce n'est pas détourner l'attention de la beauté que de la faire valoir.

Et, jouant avec une de ces épingles à la mode qui figuraient des mouches naturelles montées en or, il ajouta :

— Tenez, madame, voilà justement, à mon humble avis, ce que c'est que le style : seule, cette mouche n'est qu'un insecte; avec la monture, c'est un bijou.

Surtout, interrompit en souriant Mme Ancelot, quand on sait, comme vous, mon cher poète, mettre un diamant dans la monture.

On voit que le salon de la rue Joubert ne faisait pas seulement concurrence à celui de Mme Récamier, mais encore au salon bleu de l'ancien hôtel Rambouillet, ce qui n'ôtait rien à son charme, ce me semble.

Une des fidèles de ce lieu était aussi Mlle Mars, qui se montrait par là reconnaissante envers Mme Ancelot de lui avoir donné, avec *Marie*, un regain de jeunesse : aussi était-ce avec la joie au cœur, qu'elle entendait tout le monde s'écrier autour d'elle : « Toujours jeune! toujours élégante! toujours gracieuse! la voix la plus fraîche!... » car elle sentait que ce qu'on disait était vrai, et l'on sait toujours beaucoup de gré aux gens qui vous valent un triomphe aussi beau et aussi mérité.

Notez que c'étaient principalement les femmes qui sentaient redoubler leur enthousiasme pour la grande comédienne, car elles pleuraient abondamment en l'écoutant. Les femmes, en effet, savent on ne peut mieux apprécier la valeur des beaux sacrifices auxquels était condamnée l'héroïne de la pièce, surtout celles qui sont incapable de se sacrifier; car, ne vous y trompez pas, ces femmes-là sont presque toujours les plus sensibles : un sacrifice leur coûterait tant, qu'elles jugent bien profond le mérite de celles qui le tentent.

Mais à *Marie* ne se bornèrent pas les œuvres théâtrales de Mme Ancelot; avant et après, elle donna une foule de pièces, tant à la Comédie-Française qu'au Gymnase et au Vaudeville, dont son mari fut un moment le directeur et où elle obtint quelques demi-succès.

Elle composa aussi plusieurs romans et collabora à une foule de revues. Mais en même temps qu'elle tenait une plume, elle maniait également un pinceau et elle fit plusieurs tableaux charmants qui eurent un vrai succès; entre autres une délicieuse petite toile de chevalet portant ce titre : *Une matinée chez Mme Ancelot*. — Tous ses amis y étaient croqués de main d'artiste. Ce tableau, qui figura à l'exposition de 1830, fut acheté très cher par un grand seigneur russe et se trouve encore en Russie, je suppose. N'est-ce pas le cas de citer, à cette occasion, le proverbe qui dit que « tous les arts sont frères, » puisque j'adresse aujourd'hui un dernier souvenir à une femme qui sut mettre tour à tour au service de son esprit et de sa pensée l'encrier de l'auteur et la palette du peintre.

Mais — ce qui vaut infiniment mieux encore que le talent — Mme Ancelot fut bonne; elle était serviable, indulgente. Elle s'aimait, cela est vrai, mais elle aimait aussi son prochain. Bien injustes seraient ceux qui oseraient jeter des pierres sur sa tombe, quand il sied de n'y jeter que des fleurs!

Comtesse de Bassanville.

CHRONIQUE MONDAINE

C'en est fait pour tout de bon, cette fois, des rigueurs de l'hiver, et de ses fêtes aussi! Nous sommes entrés dans une des phases les plus charmantes de l'année, et c'est à qui se hâtera le plus d'en profiter.

Avec l'avènement des lilas, les théâtres clos commencent à s'inquiéter et tentent de lutter contre les premiers beaux soirs par mille efforts lyriques, dramatiques, comiques, chorégraphiques; les établissements en plein air, au contraire, commencent à espérer et font feu de tous leurs lustres. Les Champs-Élysées, depuis l'Obélisque jusqu'à l'Arc-de-Triomphe, ont leur tenue d'été. Les cafés-chantants arborent leurs enseignes de gaz et accrochent les regards du plus loin qu'ils peuvent; le jardin Mabille a repris ses quadrilles orageux, et le concert Besselièvre fait entendre ses violons.

Donc les lilas ont partout donné le signal, et tous ceux qui vivent du beau temps l'ont entendu. Maintenant, puisse la pluie ne pas faire plus qu'il ne faut l'intérim du soleil et se contenter, comme ces jours-ci, d'un arrosage, laissant au bois une verdure tendre et parfumée! Tout alors sera pour le mieux dans la plus agréable saison de l'année, celle où, Paris étant encore au complet, — puisque la dispersion ne commence guère qu'en juin, — on jouit encore des plaisirs de l'hiver et l'on a déjà ceux de l'été.

C'est ainsi que, tout en allant au cirque des Champs-Élysées, Paris danse encore. Toutefois, les salons sont sur leur déclin : les réceptions hebdomadaires achèvent çà et là leur cours, et il ne se lève pas grand'chose à l'horizon.

A propos de nouveauté, on fait grand bruit, en ce moment, d'une pièce de théâtre, *De Schava à Schava*, due à un fonctionnaire russe et déposée à l'Odéon par M. Alexandre Dumas.

Naturellement la pièce a été reçue : a bel accueil, en France, qui vient de loin! L'œuvre d'un auteur indigène nouveau n'eût pas été lue; mais pour celle d'un étranger, toutes portes devaient s'ouvrir à deux battants.

Cette hospitalomanie qui nous dévore et qui faisait dire à un pauvre diable né chaussée du Maine: « Je vais m'établir Polonais, c'est le seul moyen pour qu'on s'occupe de moi, » — nous vaut déjà les valses de M. Strauss, de Vienne, arrangées en opérette au théâtre de la Renaissance, alors que les compositeurs français (et les plus connus) n'arrivent pas à trouver une scène où faire représenter leurs œuvres : la voilà maintenant qui va s'exercer, au bénéfice de la Russie, à l'Odéon!

De Schava à Schava n'est pas, à vrai dire, la première pièce d'un fonctionnaire russe qui ait été représentée à Paris. Sous l'empire, il y a une quinzaine d'années, le comte Sollohub, chambellan du czar, fit représenter au Gymnase une comédie intitulée : *Une preuve d'amitié*, et ne se crut pas obligé, pour cela, de s'abriter sous un masque, comme le fait l'auteur de *Schava à Schava*. Celui-ci annonce, en effet, qu'il ne peut affronter la scène de l'Odéon qu'à visière fermée, sous peine d'encourir la disgrâce de son gouvernement; peut-être s'exagère-t-il l'importance que le czar attache aux élucubrations littéraires de ses fonctionnaires.

La littérature dramatique est loin d'être chose interdite à la maison de l'empereur, puisque cette année on doit représenter à Londres, chez la duchesse d'Edimbourg, une comédie à laquelle a collaboré un des membres les plus considérables de la famille impériale de Russie.

Les hommes d'État étrangers, adonnés à la littérature dramatique, ont toujours été très avides d'avoir leurs œuvres représentées en France. M. Martinez de la Rosa, qui fut ambassadeur d'Espagne à Paris et plusieurs fois ministre de son pays, après avoir fait jouer une tragédie abencerrage : *Aben Humeya*, voulut aborder la scène de la Porte-Saint-Martin avec un grand drame, intitulé : *Christophe Colomb*.

Le directeur d'alors fut mandé chez l'ambassadeur-dramaturge. Après avoir attendu quelque temps dans un magnifique salon meublé en chêne sculpté dans le style moyen-âge, il fut introduit dans le cabinet du diplomate. On cause, on s'entend : il en coûtera vingt-cinq mille francs à son Excellence pour la mise en scène, plus le mobilier de chêne en question « qui suffirait seul, dit l'impresario, à faire le succès du second acte. »

En effet, si l'on en croit les mémoires du temps, le second acte eut un beau succès de tapissier; mais, malgré de réelles beautés, le drame ne put se soutenir et *Christophe Colomb* resta en route. Pour les frais de passage, le directeur empocha les vingt-cinq mille francs.

Nous sommes très hospitaliers en France, mais il est quelquefois prudent aux étrangers — surtout lorsqu'ils sont hauts fonctionnaires — de n'aborder les théâtres que sous le masque. L'auteur de *Schava à Schava*, avec son incognito, me paraît décidément de première force sur la mise en scène.

Donnant un excellent exemple aux compositeurs qui ne trouvent plus à Paris de scènes pour faire exécuter leurs partitions dès qu'elles revêtent une forme quelque peu élevée et sérieuse, le comte d'Osmond a fait entendre au Conservatoire son opéra *le Partisan*, écrit sur un livret de MM. Mario Uchard et Cabrol.

Le *Partisan* est une œuvre considérable et qui n'a rien à voir avec les opéras dits d'amateurs qui éclosent dans les salons. Le comte d'Osmond a écrit pour ses trois actes une musique pleine de poésie et de couleur, où le charme de l'inspiration est rehaussé par la science de l'instrumentiste et la variété des moyens d'orchestration.

Comment parler musique sans noter la solennité dont le centenaire de Boïeldieu va être l'occasion à Rouen? L'illustre compositeur est né, en effet, dans la vieille cité normande, sur la paroisse Saint-Pierre-du-Châtel, en 1775. M. Henry de Thannberg, avocat à la cour d'appel, a eu l'heureuse idée de fêter le centenaire de l'auteur de la *Dame blanche* en lui consacrant un volume rempli de faits nouveaux et puisés aux sources les plus sûres, de détails intéressants et d'anecdotes curieuses.

C'est toute l'histoire de l'art musical en France, dans les trente premières années de ce siècle, qui défile sous vos yeux en quelques pages.

On sait que Boïeldieu partit pour la Russie en 1803 et qu'il y séjourna jusqu'en 1811, fêté, choyé par l'empereur Alexandre, composant pour lui nombre d'opéras et les chœurs d'Athalie, — ces chœurs qui renfermaient de si grandes beautés, que Mlle Georges, alors en représentation en Russie, cessa de jouer le rôle principal et ne consentit jamais à le reprendre, parce que la musique avait une trop large part aux applaudissements.

Malgré ses succès, pour tromper les ennuis de la séparation, Boïeldieu travaillait à des ouvrages qu'il destinait à Paris. A peine un morceau était-il terminé, qu'il l'expédiait pour grossir le nombre de ceux qui devaient concourir à son nouveau succès: *Jean de Paris*.

Un jour qu'il venait d'opérer un envoi de la sorte, il reçut chez lui la visite de la police russe. Profondément étonné d'une telle démarche, comme il en demandait l'explication:

« Monsieur, lui fut-il sèchement répondu, ne dissimulez pas, c'est inutile. Nous savons tout. Depuis longtemps déjà nous suivions votre manège; allons, il ne vous reste plus qu'à faire des aveux. Il y a quelques jours, vous expédiez une caisse sur laquelle se trouvait la suscription *si*. Avant-hier, nous pouvions lire sur la boîte adressée à Paris les deux lettres *mi*. Nos soupçons se confirmaient. Mais, aujourd'hui même, c'est le mot *sol* que vous avez audacieusement écrit sur votre envoi. Traduction libre: Six mille soldats. Or, à l'époque où nous sommes, quand on parle de soldats, et qu'on y ajoute un nombre quelconque, il

y a une conspiration ou il doit y en avoir une : donc vous conspirez. »

Boieldieu ne put s'empêcher de rire à gorge déployée d'une telle sortie. Ouvrant les caisses, à grand'peine il parvint à convaincre ces émissaires beaucoup trop zélés, partant inutiles. Le mot de l'énigme était bien simple. Ces signes particuliers n'étaient que les notes *si*, *mi*, *sol*, servant à marquer les caisses, afin d'éviter la confusion.

P. DE LUCENAY.

THÉATRES

OPÉRA. — Après *Hamlet*, la reprise des *Huguenots*, c'est-à-dire encore une belle et artistique soirée, qui eût réjoui le cœur de Meyerbeer.

Mme Miolan-Carvalho est une reine de Navarre telle que l'Opéra n'en a jamais possédé de plus accomplie. Mlle Krauss abordait le rôle de Valentine ; elle y a eu des élans superbes. M. Faure est un comte de Nevers irréprochable, et Mlle Daram met une bien jolie voix, une bien charmante désinvolture au service du page Urbain.

VAUDEVILLE. — Mme Pasca nous a rendu *Fanny Lear* et a retrouvé dans ce personnage, qu'elle a composé d'une façon si saisissante, si étrange, tout le succès qu'elle avait obtenu avec lui au Gymnase. Puisse l'accueil semé de fleurs qu'a fait Paris à l'éminente artiste la détourner désormais du chemin de Saint-Pétersbourg.

CHATELET. — Les comédiens, de ce côté, ne sont point sur un lit de roses. *Cromwell*, le drame posthume de Victor Séjour, terminé par M. Maurice Drack, leur a valu, entre ses deux premières représentations, une mise en interdit qui n'a pas duré moins d'une dizaine de jours et dont la pièce elle-même, amputée à outrance, aura de la peine à se remettre. Peut-être n'en restera-t-il avant peu que le souvenir de l'incident dont elle a été victime et qui mérite d'être retenu.

Au troisième acte du drame, le célèbre protecteur de l'Angleterre apprend de sa fille que les royalistes, les partisans des Stuarts, ceux qu'à cette époque on appelait les *cavaliers*, ourdissent une conjuration dans le but de l'assassiner, afin de replacer Charles II sur le trône. Les auteurs, à ce moment, ont mis dans la bouche de Cromwell les paroles suivantes :

« . . . . C'est que, vois-tu bien, je suis la sauvegarde de l'Angleterre. Je l'ai arrachée de leurs mains, il y a quinze ans, ruinée, meurtrie, ensanglantée, mourante, et maintenant que, grâce à moi, elle a guéri ses plaies, repris ses forces, qu'elle est devenue plus grande, plus belle, plus riche que jamais, voilà que de nouveau s'approchent et rampent dans l'ombre . *ces royalistes altérés* jusqu'à la rage du généreux sang de l'Angleterre. . . . »

Il paraît que, le premier soir, plusieurs spectateurs ont vu, dans ce passage, une allusion qui leur a déplu, car ils se sont aussitôt mis à siffler. Des applaudissements leur ont répondu ; ils ont de nouveau protesté, des paroles assez vives ont été échangées d'un bout de la salle à l'autre, et le mot de la fin est resté, sous forme d'arrêté, au commandant de l'état de siége, M. le général de Ladmirault, gouverneur de Paris.

On assure que M. Taillade, emporté par la chaleur de son jeu, avait involontairement laissé échapper le mot « royalistes », primitivement biffé par la commission d'examen. Si le fait est exact, Cromwell aura payé cher son *lapsus*.

RENAISSANCE. — *La Reine Indigo* a été plus heureuse que le Protecteur anglais. Aucun nuage n'est venu assombrir son triomphe et il n'est point à craindre qu'elle ait rien à démêler avec les dieux. Mais aussi elle a eu le bon esprit de s'incarner en opérette, de s'entourer des gais refrains de Johann Strauss (de Vienne), et d'emprunter à Mmes Alphonsine et Zulma Bouffar une irrésistible gaieté !

FOLIES-DRAMATIQUES. — Si ce théâtre n'a voulu que justifier son titre en donnant *Alice de Nevers*, il a admirablement réussi : la triste rapsodie musicale dans laquelle se pavane M. Hervé, après lui avoir donné le jour, réalise, en effet, l'aliénation dramatique dans toute son horreur. Pauvre M. Hervé !

Robert HYENNE.

LES PETITES MAINS

La finesse des mains a toujours été considérée, chez la femme, comme un des signes caractéristiques d'une noble extraction. Les « femmes de race » se reconnaissent aux dimensions mignonnes de leurs blanches mains, comme les coursiers de race à la sveltesse de leurs jambes. Ne dit-on pas : « des mains de duchesse » ? Et même : « des mains de fée » ?

Victor Hugo le déclare dans « Eviradnus, » un des poèmes de la *Légende des siècles* :

Une reine n'est pas reine sans la beauté.

Une reine n'est pas non plus digne de régner, si elle n'a pas, pour tenir le sceptre, des mains délicates et blanches, des doigts exquis, terminés par des ongles pointus et roses.

Les royales beautés dont l'Histoire a tracé les portraits eurent toutes d'admirables mains. Celles d'Anne d'Autriche, entre autres, sont célèbres pour leur éclat immaculé.

Dans le drame de *Marie Tudor*, quand Jane, prosternée aux pieds de l'inflexible reine, implore la grâce de celui qu'elle aime :

— Voyez, s'écrie-t-elle, comme je baise *vos belles mains* !

Elle pense instinctivement qu'on ne saurait faire à une reine, à une femme, un plus sensible compliment.

Enfin, il n'est pas d'héroïne de roman qui n'ait des mains d'albâtre, délicieusement modelées, et d'une taille microscopique.

Les femmes savent parfaitement qu'une petite main est un trésor inestimable. Aussi, comme elles soignent leurs menottes ! comme elles évitent tout ce qui les pourrait abîmer ! Que de pâtes émollientes, que de savons mousseux, que de flacons d'odeurs on emploie journellement pour entretenir la beauté de ces mains admirées !

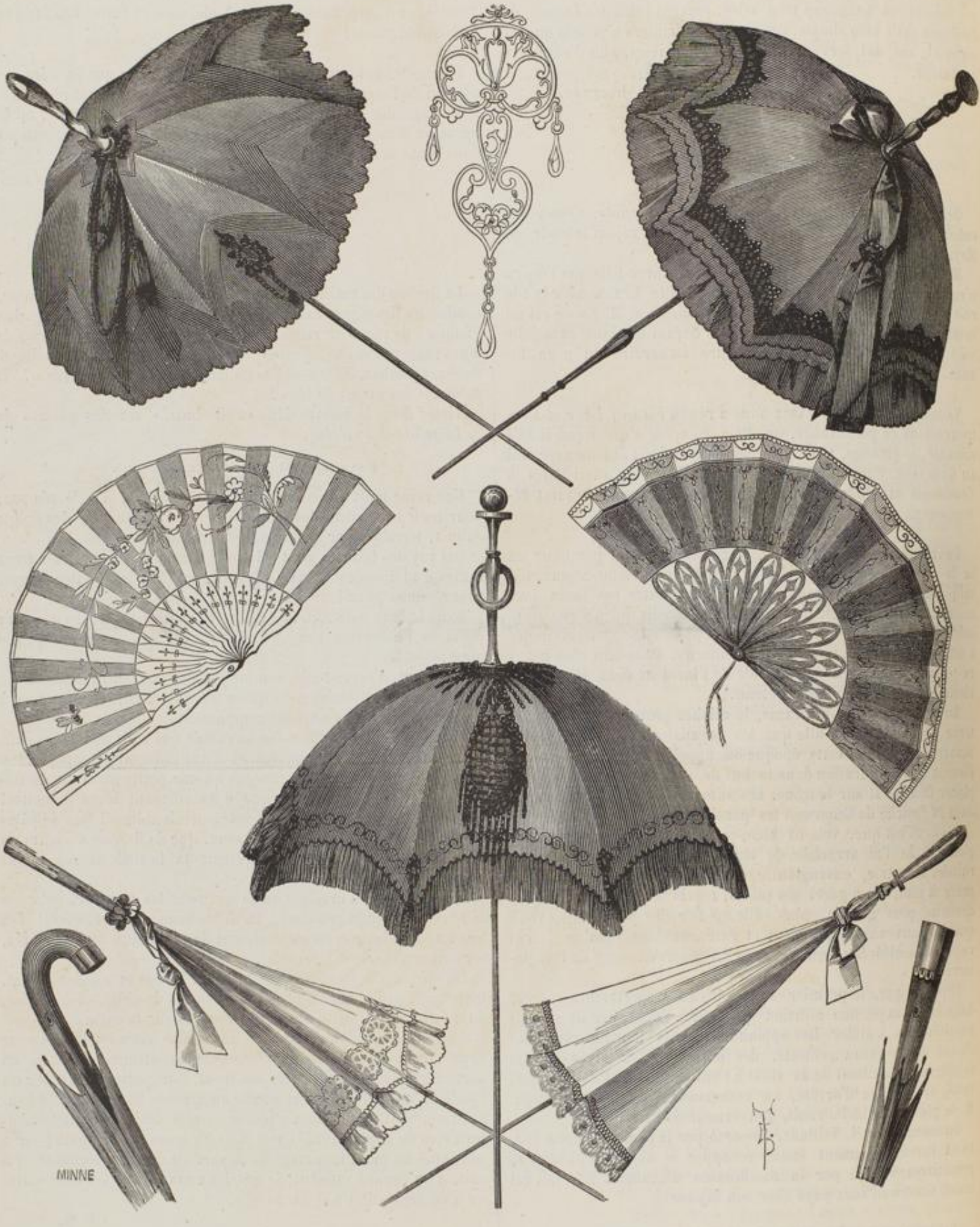
Et de combien d'artifices on se sert pour les montrer, pour en faire remarquer la petitesse, la blancheur, la perfection ! Les bagues, dont les pierreries chatoient de mille feux aux lumières, servent grandement à cet effet.

Lorsqu'on a des gants, sans cesse on les ôte et on les remet, lentement, péniblement, avec toutes sortes de gestes et de mines, dont l'unique but est d'attirer les regards sur la main.

Souvent, lorsqu'on cause avec un homme assez intelligent pour apprécier la délicatesse d'une menotte artistement moulée, on porte négligemment la main à son front, sous prétexte de lisser un bandeau, ou de rejeter une boucle en arrière. Cependant, le bandeau semblait très correct ; placée où elle était, la boucle n'offrait rien de déplaisant à l'œil. Mais on a montré sa main ; on a provoqué un muet hommage de la part de son interlocuteur, qui suit, d'un regard satisfait, le gracieux manége de la petite main ; on n'en demandait pas davantage.

T. G.

PLANCHE G. N° 523. — DESCRIPTION, PAGE 230.



MODÈLES D'OMBRELLES, EN-CAS, ÉVENTAILS, ETC.

1227

A. Leroy imp. r. des Marais, 66.

Ad. Goubaud & Fils Edrs Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Modes de Mme Hne Du Riez, r. Halévy, 8 _ Parfums de Pinaud & Meyer Bd des Italiens, 30.

Ceinture-Régente de Mme De Vertus Sœurs, r. Auber, 12 _ Eau Gauloise de Mme V. Rolende, r. de Provence, 4.

Envois de la Mon de Commission Lassalle & Cie rue Louis-le-Grand, 25.

Entered at Stationer's Hall.

LONDON. Ad. Goubaud & Son 30. Henrietta Street Covent Garden W.C.

PLANCHE 6. N° 526. — DESCRIPTION, PAGE 230.

TOILETTES DE CAMPAGNE

DÉGRADATION (*)

(HISTOIRE D'AUJOURD'HUI)

I

— Monsieur, vous venez de tricher.

— Allons donc, insolent!

— Je vous ai vu. Depuis longtemps on vous surveillait. Ce n'est pas la première fois que vous commettez cette infamie.

— Qu'est-ce à dire? Un homme tel que moi...

— Un homme tel que vous n'est plus digne de figurer parmi les membres de notre cercle.

Celui qu'on interpellait ainsi se leva furieux, le visage crispé, les yeux injectés de sang. Il étendit le bras comme pour frapper. Mais déjà quatre ou cinq personnes l'avaient saisi au collet et entraîné rapidement vers la porte du salon où avait lieu cette déplorable scène.

Ce n'est pas qu'il n'essayât de résister et de lancer des provocations auxquelles nul n'eût fait l'honneur de répondre, car si le duel est en tout cas un acte fâcheux, ce serait un acte insensé vis-à-vis de ce qu'on appelle un *grec*. Il n'y a d'autre arme que le mépris à opposer à cette sorte de gens.

Le tricheur fut bel et bien jeté dehors avec cet adieu péremptoire :

— Dès ce moment, vous pouvez vous considérer comme rayé de la liste des membres du Club. Remerciez-nous de ne pas vous livrer à la justice.

Peut-être l'exécution avait-elle été un peu sommaire. Mais disons tout de suite qu'à l'indignation causée par une série d'indélicatesses se joignait le dégoût produit par des habitudes d'intempérance que le coupable semblait afficher avec cynisme.

D'abord on s'était armé de patience, en raison de la naissance du baron Bernard de Fayolle; peu à peu on avait senti une répulsion insurmontable à se retrouver chaque jour en face d'un buveur forcené, qui arrivait le teint échauffé, la langue épaisse, la parole flottante, tantôt rieur à outrance, tantôt sombre et sinistre. Ajoutons sa tenue débraillée et la détestable senteur alcoolique qui se répandait autour de lui.

Onze heures du soir avaient sonné. Les rues de Paris se faisaient noires et désertes, la plupart des boutiquiers ayant éteint le gaz et posé leur cuirasse de volets. La nuit, sans lune et refroidie par une de ces pluies d'automne qui transpercent, avait étendu ce voile triste qui tombe aussi bien sur l'âme que sur le corps. Quel deuil que ces ténèbres pour l'homme qui marche presque au hasard, la conscience malsaine!...

Le personnage que nous avons fait entrevoir semble ne mériter aucun intérêt. Il a commis une faute irrémissible ; il a menti à son nom ; il s'est avili par l'action la plus basse ; il s'est vu chasser comme méprisable devant des valets témoins de sa honte...

Que cherche-t-il d'un regard si avide, si anxieux ?

Tandis qu'il jure et blasphème, tandis que, au lieu de s'accuser lui-même, il lance de loin des apostrophes à ceux qui furent ses co-sociétaires, son œil interroge les maisons à droite et à gauche pour découvrir un café.

Toujours altéré, il l'était d'autant plus en cette occasion qu'il avait besoin de noyer dans l'ivresse un souvenir tout récent et déjà lourd.

Nul café n'était ouvert; mais, à l'entrée d'une petite rue, un estaminet borgne laissait encore filtrer sa lumière douteuse qui miroitait en nuances diverses sur des flacons de liqueurs.

(*) Nous commençons aujourd'hui la publication d'une des nouvelles les plus réussies qui soient sorties de la plume de notre excellent collaborateur Alfred des Essarts. Ajoutons qu'elle lui a valu l'honneur d'être couronné r la Société de Tempérance. — R. H.

— Voilà mon affaire!.. dit le buveur.

Il pénétra brusquement dans cette buvette interlope, au grand étonnement des habitués du lieu, et, passant à travers l'opaque fumée qui se dégageait de leurs pipes, il demanda une absinthe pure. La société, composée en majorité de joueurs de billard, de palefreniers, de marchands de contre-marques, eut un instant de distraction pour examiner le nouveau venu. Ces drôles semblaient se dire : « C'est un des nôtres. » Il y eut des observations échangées en argot, et toutes en sa faveur. La façon dont il ingurgita son verre et la hâte qu'il mit à en réclamer un second furent d'excellents indices pour lui.

Cependant il ne paraissait pas d'humeur à jouir de cette sympathie spontanée. Les coudes appuyés sur la table, il ruminait son aventure de la soirée; déjà, dans les vapeurs qui lui montaient au cerveau, il se forgeait une excuse, un bon droit. La colère sourde envahit peu à peu son cœur ; les lèvres serrées, les yeux fixes, les narines dilatées, il provoquait de la pensée des fantômes qui passaient dans sa mémoire avec des silhouettes confuses. Tout à coup il se leva et, s'approchant du comptoir, y jeta une pièce d'or en disant au patron :

— Payez-vous !

Cette façon d'agir en grand seigneur causa une certaine sensation parmi les familiers de l'endroit. Ils avaient flairé un de ces êtres d'une condition supérieure qui semblent se dégrader à plaisir et qui trouvent la volupté du pourceau à se rouler dans la fange. Les désordonnés sont heureux et fiers quand ils découvrent un confrère dans un homme qu'ils auraient le droit de mépriser à leur tour. Ce sont des parties similaires qui aiment à s'agréger. Pour le vice, se mirer dans l'honnêteté, c'est subir une leçon; au contraire, voir en autrui son propre reflet, c'est la volupté du mal.

Pas une observation ne fut émise tout haut tandis que l'étranger payait ni lorsqu'il sortit, salué très-obséquieusement par le maître de l'estaminet qui le pria de revenir tâter de ses *consommations*.

Mais, presque aussitôt après le départ du buveur d'absinthe, la porte se rouvrit pour un quidam, lequel se mit d'un pas mesuré sur la piste de celui qu'il avait sans doute intérêt à ne pas perdre de vue.

Le premier avançait avec intermittences, soit lent, soit rapide; il frottait rudement l'asphalte, comme s'il tâtonnait avant de poser le pied sur le trottoir obscur; puis il courait avec des gestes forcenés en décrivant des zigzags.

D'abord il avait paru vouloir reprendre la direction du cercle; mais une idée contraire le ramena dans un autre sens, probablement celui de sa demeure. Il venait d'émettre un rire de dédain, espèce de gloussement mêlé de hoquets. En ce moment, il se sentit touché à l'épaule et s'arrêta net.

— Pardon, camarade!.. lui dit une voix accompagnant l'action.

— Camarade !.. répéta-t-il d'un air choqué ; moi, le baron de...

— J'ai dit : Pardon. Je voulais seulement vous rendre service. Mais dès que vous êtes si *aristo*...

— Qu'est-ce que vous demandez ?

— Oh ! je suis un honnête homme, bien connu dans mon quartier, Cyprien Jantot, agent d'affaires.

— Des affaires?... Je n'en fais pas, je n'en fais plus... J'ai *liquidé* mon avoir... Bonsoir la compagnie!

— Oui, mais vous ne regretterez probablement pas de rentrer en possession de votre foulard qui était tombé sous la table, dans l'estaminet des *Trois Corbeaux*. Le voici.

— Tiens, tiens! Vous êtes trop bon, monsieur...

— Jantot.

— Merci! adieu.

En essayant de s'éloigner, le baron trébucha et se heurta rudement à un lampadaire.

Son visage reçut des éraflures et son chapeau alla choir à trois pas.

Le sieur Jantot, qui avait sa visée, s'empressa avec un zèle exagéré de ramasser le chapeau, qu'il remit à son propriétaire en disant d'un ton mielleux :

— Vous êtes un peu *lancé*... Cela peut arriver aux gens les plus *chics*. Si la chose vous est agréable, je vous donnerai le bras jusqu'à votre domicile.

Loin de se méfier de cette obligeance suspecte, le buveur accepta l'offre de l'agent d'affaires.

— C'est ça, dit-il vivement, et nous fumerons en route... Êtes-vous fumeur?.. Parbleu! oui, n'est-ce pas?.. Vive le tabac et l'absinthe!.. Qu'est-ce que serait la vie sans ces stimulants qui nous plongent dans des rêves roses?.. La vie, un voyage fastidieux!.. Eh bien! oui, je vous permets de m'appeler *camarade*... d'autant plus... — continua-t-il en s'arrêtant, selon la coutume des gens ivres, — d'autant plus que vous avez l'air d'un bon enfant...

— Oh! dans mon quartier, chacun vous dira que...

— Suffit, mon cher... un tel, suffit! Je ne m'en rapporte jamais qu'à mon propre instinct. J'ai confiance en vous. Tenez, je vais vous faire juge. Croiriez-vous que ces beaux messieurs du cercle, un tas de *gandins*, de *crevés*, de *gommeux*, de faux nobles, de gens qui pour la plupart doivent à Dieu et au diable, croiriez-vous que..

Il s'interrompit et entonna :

« Oui, l'or est une chimère .. »

Jantot le ramena doucement à la question.

— Vous disiez donc que ces messieurs du cercle...

— Des niais!.. ah! mais je les retrouverai! Il faudra bien que j'en tue un!

— Hem! hem! qu'est-ce qu'ils vous ont donc fait?

— Oh! cela ne finira pas ainsi!.. Allons attendre dehors le premier de ces faquins qui sortira et le corriger d'importance.

— Non, ça ne vaudrait rien.

— Mais mon honneur veut une réparation, et je l'aurai, morbleu!

— Que s'est-il donc passé, enfin?

Le buveur d'absinthe interrogea sa mémoire et secoua la tête. Il ne se rappelait plus. L'autre devina aisément que la chose ne devait pas être à la louange de son compagnon, ce dont il tira favorable augure pour un petit plan passablement démoniaque qu'il méditait déjà.

Nous ne nous étendrons pas davantage sur leur conversation très-décousue. Ils arrivèrent enfin au haut de la rue du Rocher, en face d'une de ces maisons basses, étroites et noires, qui annoncent la proximité de la banlieue. Par instinct, le baron reconnut sa demeure, et de même il leva le nez vers une fenêtre à travers laquelle vacillait une lumière faible.

— C'est ici ma prison, dit-il avec la mauvaise humeur d'un homme qui n'aime pas à rentrer chez lui. Tiens! cette entêtée qui s'obstine à m'attendre! Va-t-elle m'en dire!.. Merci, mon cher. Je regrette que vous vous soyez dérangé pour moi.

— Oh! par exemple!.. Au contraire, si ça vous convient, on se reverra. Justement je suis votre voisin.

— Tant mieux!

— A propos... je ne sais pas votre nom, tout de même...

— Mon nom?.. Appelez-moi M. Bernard. A présent, je ne veux plus être appelé autrement.

— Bernard, soit. Au plaisir!

Le baron fit jouer non sans difficulté le pêne de la porte, car sa maison brillait par l'absence de concierge. Il s'engagea ensuite en maugréant et en titubant dans l'allée fétide. Heureusement pour lui, une lumière scintilla au haut de l'escalier. En même temps, une voix douce, mais entrecoupée, disait :

— Attendez-moi, mon ami, je descends!

A quoi il répondit par un grognement.

II

Celui qui, à la lueur de la bougie qu'elle tenait, eût vu cette femme si empressée à venir au-devant d'un brutal, se fût senti saisi d'une profonde commisération. Elle pouvait avoir vingt-six ans à peine, tandis que la quarantaine avait sonné pour Bernard. La vie de claustration que la jalousie de son mari lui faisait mener entre des murs froids avait donné à son teint cette pâleur mate qui résulte du manque d'exercice en plein air. Ses traits, d'une finesse remarquable, ses yeux agrandis par la maigreur, sa bouche décolorée, ses cheveux mal attachés comme ceux d'une personne qui se néglige, sa robe brunâtre, de l'étoffe la plus simple, tout formait un ensemble triste, presque navrant. Ah! que de souffrances mystérieuses il y a souvent dans les plis qui se creusent au front et au coin des paupières, dans la contraction des lèvres, dans l'altération du son de la voix! Qui eût jamais pensé que cette créature profondément mélancolique pût avoir connu le rire frais de la première jeunesse et la charmante insouciance qui lie les heures et les saisons par une guirlande de fleurs!

— C'est toi! s'écria-t-elle ; ah! je suis contente.

— Hem! fit-il, tu aimerais peut-être mieux ne pas me revoir du tout?

— Peux-tu dire cela? Tu sais bien que je suis toujours inquiète quand tu reviens au milieu de la nuit.

Il le savait bien, l'ivrogne, mais il ne voulait pas paraître le savoir.

Lucile n'insista point; depuis longtemps elle avait dû renoncer à la douceur de s'entendre parler avec égards. Le maître et seigneur, après avoir passablement chancelé sur l'escalier, arriva au palier de son logis où il pénétra en disant d'un ton rogue :

— Mon fauteuil?

— Il est à sa place, mon ami.

Bernard se laissa tomber sur ce siége.

— Ma pipe, ma blague? fit-il.

La femme docile approcha de lui une petite table ronde sur laquelle était disposé tout ce qu'il faut pour s'empoisonner lentement par la nicotine. Il jeta autour de lui un regard farouche et dit en frappant du pied :

— Eh bien! ce flacon de cognac?

— Pardon, murmura la pauvre Lucile, tremblant d'avance de l'objection qu'elle allait faire, il me semble...

— Il te semble... quoi?

— Je voulais dire, mon ami, que tu as beaucoup bu déjà, et que dans l'intérêt de ta santé, de ta dignité, tu devrais t'abstenir.

— Hein! des avis charitables .. pour arriver à des ordres! Pas de ça, corbleu! Je ne suis pas d'humeur à recevoir des leçons.

Lucile s'enhardit un peu, car elle était habituée à subir sans résistance les mauvais traitements.

— Il ne m'appartient pas, répliqua-t-elle, de te donner des leçons. Jamais, d'ailleurs, tu n'en a reçu de moi. Tout au plus ai-je hasardé parfois des conseils timides, quand je te voyais compromettre ta santé.

— Ma santé! encore! Ah! ah! la belle histoire! comme cela t'importe! Tu ne serais pas fâchée si la mort te débarrassait de moi?

— Bernard, vous n'avez jamais été plus injuste que ce soir. Ah! malheureuse que je suis!

— Ne pleure pas.. C'est assommant, les lamentations et les cataractes. Donne-moi plutôt la *fine champ*.... et tu verras, nous causerons gentiment.

— Il n'y en a plus à la maison.

Le mari se dressa furieux et frappa à coups de poing sur la table avec un fracas à réveiller les voisins.

— Il n'y en a plus, menteuse ! Je suis sûr du contraire... Si c'est une plaisanterie, elle est mauvaise... Je n'ai pas le temps de disputer. J'ai soif !

Lucile recula de quelques pas, sans doute pour se mettre à l'abri d'une bourrade, et du seuil de l'autre chambre elle cria indignée :

— Soif !.. et il ne peut plus se soutenir !.. Quelle dégradation ! un gentilhomme !...

Écumant de rage, Bernard voulut s'élancer sur elle... son pied mal affermi rencontra un obstacle. L'ivrogne tomba les mains en avant.

Au bruit de la chute, une petite voix bien douce, mais dans laquelle il y avait des larmes, fit entendre cette plainte :

— Méchant papa !.. tu m'as réveillée... Ne fais pas de mal à maman, au moins !

C'était la voix d'une fillette de cinq ans, une adorable fillette, la seule créature au monde qui eût de l'ascendant sur le buveur d'absinthe.

Il se releva de son mieux et revint vers le fauteuil, où il se plongea dans une attitude sombre, sans songer à bourrer sa pipe, qui ne lui plaisait qu'à la condition de s'humecter fréquemment le gosier. La prostration avait succédé subitement à la colère. Les mains du gentilhomme subissaient un tremblement nerveux ; sa bouche, entr'ouverte comme par un rictus bestial, n'eût pu émettre une syllabe.

La petite fille, troublée dans son sommeil, continua de gémir. Elle tenait ses grands yeux bleus fixés sur le point où la bougie concentrait sa clarté ; le reste était dans l'ombre, et l'ombre fait peur à l'enfance. Mais ce qui l'effrayait par-dessus tout, c'était cet homme appelé le baron de Fayol, qui avait été beau, brillant, recherché, et dont la figure, maintenant hâve et contractée, était pour les siens un sujet d'épouvante.

La jeune mère eut de la peine à ramener le calme dans l'esprit de Noémi. Une fois tranquille de ce côté, elle retourna auprès de son mari en lui apportant sa robe de chambre qu'il repoussa du geste :

— Couchez-vous, ordonna-t-il ; je n'ai besoin de rien.

— Vous savez bien, dit-elle, que je ne me couche jamais avant vous.

— C'est juste. Vous auriez peur que je ne misse le feu à la maison?

Elle ne répondit pas, mais ce silence était significatif.

Le malaise du mari devenait de plus en plus sensible, il s'opérait en lui une réaction redoutable.

— Je vous avais préparé du thé, dit Lucile, si j'ose vous offrir ce que vous appelez de *la tisane*.

— Je ne suis pas malade, morbleu !

— Vous pourriez le devenir comme vous l'avez été il y a deux mois. Ce n'est pas impunément qu'on se surexcite constamment le cerveau.

Il réfléchit un instant, puis faisant un effort :

— Voyons ce thé... puisque ce soir je suis au régime.

Ce fut avec une grimace qu'il but tout d'un trait la première tasse.

— Quelle drogue ! C'est bon pour des Anglais. Si du moins il y avait là-dedans une goutte de *dur!* Tu ne sais pas, idiote, que le meilleur remède contre le chagrin consiste dans une liqueur savoureuse. Cela régénère. Autrement il faudrait vivre comme les moutons et s'étancher au ruisseau.

Lucile hocha tristement la tête.

— Mon ami, dit-elle, laissez-moi être sincère. Voilà des années — que d'années, hélas ! — dépensées par vous en loisir misérable, dans des habitudes déshonorantes.

Un éclair alluma de nouveau les yeux de Bernard ; mais cet homme était encore sous le coup de l'affaissement. Il se borna donc à répliquer par un rire court et strident.

— Pas de bruit ! dit vivement Lucile. Il ne faudrait pas éveiller une seconde fois notre pauvre Noémi.

— C'est cela... d'autant plus que vous l'instruisez à voir en moi un Croquemitaine.

— Mon ami !..

— Oh ! je m'aperçois bien qu'elle n'a d'affection que pour vous. A peine si elle daigne m'embrasser. Il faut que je l'y force. Et pourtant je l'aime, quoique vous en disiez... C'est mon seul bien, à présent que je n'ai plus le cœur ni l'estime de ma femme.

— Si vous le vouliez, Bernard, comme je serais heureuse de vous rendre l'un et l'autre !

— Une seconde tasse, alors, dit-il en étendant le bras. C'est étonnant, j'ai toujours soif !

— Oh ! ce n'est pas étonnant. Le feu qu'on n'éteint jamais fait des progrès.

— L'antienne éternelle !

— Vous m'avez interrompue, Bernard, mais il faut que j'achève, puisqu'une fois par hasard vous m'êtes revenu avant minuit.

Bernard fronça le sourcil.

— Parbleu ! s'écria-t-il dans un accès de franchise brutale, je suis revenu parce que ces beaux messieurs du cercle se sont coalisés indignement pour m'expulser.

— Mon Dieu ! cela nous manquait encore. On vous a expulsé ! Et pourquoi ?

— Ils ont prétendu que j'avais triché au jeu.

La jeune femme ne put réprimer un sanglot.

— Est-ce que vous croyez ça ? Me chasser, moi ! un homme de mon rang !

— Si vous avez été capable de faire ce dont on vous accuse...

— Après ?

— Ah ! Bernard, quelles conséquences entraîne une passion comme la vôtre ! On perd le sens moral... On se cherche, on ne se trouve plus. Avouez-moi que c'était vrai ; n'aggravez pas la faute en la niant. Et d'ailleurs, vous le savez, je puis tout entendre, moi qui ai tant souffert ?

— Eh bien ! admettons que j'aie... usé de supercherie. Était-ce une raison pour me jeter à la porte ainsi qu'un filou ?

Jusque-là Lucile s'était contrainte ; mais cet aveu humiliant, que du reste elle avait lu sur le visage du coupable, lui arracha des larmes amères et abondantes.

— La honte ! murmura-t-elle ; la honte après le malheur !

— Pas tant de jérémiades ! On se passera du cercle. C'était une dépense, après tout, et qui ne rapportait rien. Nos ressources sont loin d'être florissantes. Vous n'avez jamais voulu me laisser jouer à la Bourse. Je tâcherai de m'occuper.

— Oui, en allant à l'estaminet.

— Laisse donc ! il est toujours temps de se ranger. Je retournerai au ministère de la guerre. Je verrai ce qu'on pourra faire pour moi. N'oublie pas que j'ai été un brillant officier.

Ah ! Bernard, dit Lucile en relevant son joli visage mouillé où l'espérance semblait le rayon de soleil qui luit sur les gouttes de pluie et les change en perles et diamants, s'il m'était possible de vous rendre à vous-même !.. Recevez ici la promesse que je ne vous parlerai jamais du passé, ni de l'humiliation que vous avez subie aujourd'hui. Je la bénirai si elle vous ramène au bien. Allez prendre du repos. Demain nous recauserons de vos projets de conversion. Sont-ils sincères ?..

— Tu en doutes ?..

— Je n'en doute pas... Mais puissent-ils, cette fois, être durables !

Alfred des Essarts.

(La suite au prochain numéro).

L'OPÉRA EN 1793

Pour employer une locution populaire, on peut dire qu'en 1793 les grands théâtres de Paris n'étaient pas *à la noce*. Tiraillés en tous sens, ne sachant comment agir, trop révolutionnaires au gré des uns, trop réactionnaires selon les autres, toujours ballottés par les vents politiques, jouets des fantaisies et des caprices de tel homme ou de tel groupe puissant, ils auraient eu besoin d'une boussole ou d'un diapason quotidien qui leur donnât le nord ou le *la* officiel, et leur indiquât de quel côté ils devaient pencher pour ne point verser.

Entre tous, l'Opéra était le plus infortuné, comme étant le plus en évidence et celui sur lequel l'attention publique se portait le plus volontiers.

C'était le temps où les chants patriotiques se succèdaient sans relâche sur les planches autrefois si aristocratiques de notre première scène lyrique. Outre la *Marseillaise*, qui se chantait chaque jour dès l'ouverture du spectacle, et le *Chant du Départ*, qui était presque aussi populaire, il ne se passait pas de mois, pas de « décade » pour ainsi dire, sans que se produisit une nouvelle œuvre de ce genre. C'était le *Chant des Victoires*, de Méhul ; le *Chant du 14 juillet*, de Gossec ; l'*Hymne de la Liberté*, de Pleyel ; l'*Hymne à l'Egalité*, de Catel ; l'*Hymne à la République*, de Jadin ; l'*Hymne à la Fraternité*, de Chérubini ; l'*Arbre de Liberté*, de Grétry ; le *Chant du 1er vendémaire*, de Martini ; le *Chant du 9 thermidor*, de Lesueur ; l'*Hymne pour la fête de l'Agriculture*, de Berton ; le *Chant triomphal*, de Kalkbrenner ; l'*Hymne sur la conjuration de Robespierre*, de Rouget de Lisle, etc., etc.

Lainez, dont la voix et le talent étaient admirables, avait vu son nom placé plusieurs fois sur les listes de proscription, et il n'avait dû la vie sauve qu'au zèle qu'il apportait dans son service de l'Opéra, et surtout à sa bonne volonté en ce qui concernait l'exécution des chants patriotiques. La plupart étaient dits par lui avec une vaillance artistique incomparable, et c'est en partie ce qui l'avait fait échapper au supplice. Mais il advint qu'un soir, en sortant de scène au moment où il venait d'exécuter un chant nouveau, il se sent frapper rudement sur l'épaule par un amateur dilettante presque inconnu de tout le monde, mais qui depuis quelque temps ne quittait guère les coulisses et dont l'opinion paraissait avoir beaucoup de poids.

— Citoyen, dit celui-ci à Lainez, ta chanson ne vaut pas le diable. Je sais que ce n'est pas toi qui l'as faite ; mais à l'avenir, avant de livrer au peuple souverain de pareilles sottises, je t'engage à me les soumettre, car je m'y connais. Et, pour te le prouver, je t'apporterai demain des strophes de ma façon, dont tu me feras le plaisir de soigner l'exécution.

Le visage du rimeur sans-culottes avait un singulier caractère de férocité et Lainez ne pouvait s'empêcher de frissonner à son aspect. Il s'enquit de ce qu'était le personnage et finit par apprendre que c'était le bourreau lui-même ; oui, le bourreau, à qui l'on avait cru devoir accorder son entrée dans la salle et sur le théâtre en sa qualité de « fonctionnaire public. »

Il va sans dire que les chants patriotiques n'étaient pas les seules productions de circonstance qui se montrassent sur la scène de l'Opéra. Plus d'une pièce politique y avait vu le jour aussi dans ces temps de troubles, et l'on y avait joué déjà : le *Triomphe de la République* ou le *Camp de Grandpré*, la *Patrie reconnaissante* ou l'*Apothéose de Beaurepaire*, le *Siége de Thionville*, *Fabius la Montagne* ou la *Fondation du temple de la Liberté*, lorsque, le 27 octobre 1797, on donna une nouvelle « sans-culotte » intitulée : *Apothéose de Marat et Lepelletier* (Saint-Fargeau). Celle-ci, dont l'exécution eut lieu dans la journée, se distinguait encore des autres en ce qu'elle fut donnée, non sur la scène, mais en plein air, aux portes du théâtre et sur le boulevard même. (L'Opéra était alors sur le boulevard et occupait la salle qui, provisoirement construite pour lui par l'architecte Lenoir, devint plus tard celle de la Porte-Saint-Martin.)

Voici la description qu'un recueil du temps faisait de cette fête singulière et magnifique :

« Le sextidi 6 brumaire, l'Opéra donna une fête superbe pour l'inauguration des bustes de Marat et Lepelletier, faite par la section de Bondy. On nous saura gré sans doute d'en donner la description.

» La façade de l'Opéra représentait une montagne sur le sommet de laquelle était bâti le *Temple des Arts et de la Liberté*. Les tombeaux de Marat et Lepelletier étaient placés à droite et à gauche. Devant le portique du temple s'élevait un autel sur lequel on voyait les bustes des deux martyrs de la fureur despotique. La montagne, faite en rocher, s'étendait sur le milieu du boulevard, et portait un second autel entouré d'arbres analogues à cette fête. En face de ce second autel était une autre montagne faite pour recevoir les députés de la Convention et ceux des autorités constituées, des sociétés populaires, des sections, etc.

» Lorsque le cortége fut arrivé, et que les différentes députations furent placées, le char qui conduisait la Liberté et l'Egalité s'arrêta au pied de la montagne sur laquelle était le Temple des Arts, et ces deux divinités chéries gravirent la montagne et arrivèrent au Temple, dont les portes s'ouvrirent pour les laisser entrer. En ce moment l'orchestre joua la marche des prêtresses de l'opéra d'*Alceste* ; on vit sortir du Temple des jeunes filles vêtues de tuniques blanches, couronnées de fleurs, ceintes de rubans tricolores, et portant des guirlandes, des palmes, des urnes, des cassolettes, etc.

» Elles formèrent une marche figurée, et furent se placer autour du second autel, où l'on avait déposé les bustes des deux représentants du peuple. La Liberté et l'Egalité reparurent, munies chacune de deux palmes civiques qu'elles furent déposer sur les têtes des Brutus, placées sur le second autel, et les Muses, suivies d'Apollon, sortirent précipitamment du Temple et formèrent un groupe, en mettant des lauriers immortels sur les bustes placés sur le premier autel. Alors les enfants des Arts chantèrent l'hymne suivant :

Dieu du peuple et des lois, des cités, des campagnes,
De Luther, de Calvin, des enfants d'Israël,
Dieu que le Guèbre adore au pied de ses montagnes,
En invoquant l'astre du ciel !
Ils sont rassemblés tous sous ton regard immense,
De l'empire français les fils et les soutiens.

Soleil, qui, parcourant ta route accoutumée,
Donnes, ravis le jour et règles les saisons,
Qui, versant des torrents de lumière enflammée,
Mûris nos fertiles moissons ;
Feu pur, œil éternel, âme et ressort du monde,
Puisses-tu des Français admirer la grandeur !
Puisses-tu ne rien voir, dans ta course féconde,
Qui soit égal à sa splendeur !

Malheur au despotisme, et que l'Europe entière,
Du sang des oppresseurs engraissant nos sillons,
Soit pour notre déesse un vaste sanctuaire
Qui dure autant que tes rayons !
Que des siècles trompés le long crime s'expie !
Le Ciel, pour être libre, a fait l'humanité.
Ainsi que le tyran, l'esclave est un impie
Rebelle à la divinité.

» Pendant le morceau suivant, les jeunes filles attachaient leurs guirlandes aux bustes, aux arbres, à tous les endroits susceptibles de les recevoir :

Écartez de nous les prophanes (*sic*),
Les lâches partisans des rois,
Et jurez de venger les mânes
Des amis des mœurs et des lois.

» Alors des sans-culottes se précipitèrent sur le second autel, y chantèrent, en se joignant aux enfants des Arts, le serment qui suit, parodié sur le beau chœur de l'opéra d'*Ernelinde* :

Jurons sur nos glaives sanglans
D'exterminer les hordes des rebelles !
Divinité des cœurs fidèles,
Liberté, reçois nos sermens !

» Après ce chœur, les Muses, Apollon et les enfants des Arts emportèrent dans le Temple les bustes de Marat et Lepelletier en chantant et en formant des groupes aussi variés qu'agréables à l'œil. C'est le citoyen Gardel qui a dessiné cette fête, dans laquelle tous les artistes de l'Opéra parurent, et qui fut sans doute une des plus belles qu'on ait vues cette année dans les sections de Paris. »

Tous les chroniqueurs du temps s'accordent à dire que le spectacle de cette fête était admirablement beau.

Arthur POUGIN.

A TRAVERS LES LIVRES

L'auteur des *Contes d'un buveur de bière*, du *Roi Cambrinus* et de *Chardonnette*, — M. Charles Deulin, vient de faire paraître à la librairie Dentu un nouveau recueil de contes et de nouvelles dont le succès égalera certainement, s'il ne le dépasse, celui de leurs aînés. A la naïveté sincère, à la grâce pittoresque qu'on a justement admirées dans ses précédents récits, se joignent dans les *Histoires de petite ville* (c'est le titre du volume que nous signalons aujourd'hui) des qualités d'observation qui présentent sous un nouveau jour le sympathique talent de M. Deulin.

Pour tout dire, ces *Histoires de petite ville*, dont la moralité est irréprochable, achèvent de placer l'auteur au premier rang des écrivains qui ont pris à tâche de peindre les mœurs vraies de la province.

M. Pierre Zaccone aussi est un peintre, mais un peintre qui dédaigne les petits cadres et procède à grands traits. Excellent moyen, le plus souvent, pour conquérir la popularité !

Sous ce titre alléchant : *Mémoires d'un Commissaire de police*, l'habile romancier vient de publier, également chez Dentu, un des livres les plus curieux et les plus dramatiques qui aient paru depuis longtemps. Ce sont deux histoires empruntées aux mœurs modernes, et dont les héros principaux ont joué, il y a quelques années, un rôle important dans la société parisienne.

Le goût du public pour certains sujets (ceux notamment où la police est en jeu) vaudra sans aucun doute à ces deux volumes un accueil des plus chaleureux. Nous en félicitons d'avance l'auteur, qui a fait de son mieux pour le mériter.

A côté de l'*Histoire de France* de Michelet, de la *Correspondance* de P.-J. Proudon, du *Dernier des Napoléons*, — tous ouvrages d'un haut intérêt, — l'éditeur A. Lacroix (librairie internationale) a offert au public un petit livre de genre différent, mais qui a aussi sa valeur.

C'est un tableau très fidèle et très vivant des *Mœurs du jour*, où l'auteur, M. Edouard Siebecker, flagelle en un style mordant les travers de la société actuelle. On sent là, sous une forme légère, une étude profonde aboutissant toujours à une conclusion morale.

M. Siebecker a évidemment adopté pour devise la maxime latine : « Châtier les mœurs en riant. » Il s'en est bien trouvé, et il en sera sans doute de même de ses lecteurs.

Signalons, en terminant, la publication des *Mémoires de Benvenuto Cellini*, qui paraissent par livraisons illustrées à la librairie de l'*Écho de la Sorbonne* (rue Guénégaud). Ces mémoires n'ont pas seulement tout l'intérêt du roman le plus ingénieusement inventé ; ils donnent encore une foule de renseignements curieux sur la vie des grands artistes de la Renaissance, en France comme en Italie.

R. H.

REVUE DES MAGASINS

Comment pouvoir mettre les corsages cuirasse, moyen-âge ou *Jeanne d'Arc*, si l'on ne porte pas le *corset Sultane* ou le *corset Élise* ? Ces deux charmants modèles de la maison de PLUMENT sont des auxiliaires indispensables, aujourd'hui, pour maintenir la taille dans les proportions de la ligne élégante décrétée par la mode. Ajoutons, comme renseignement important, que le corset *Sultane*, en beau coutil fin, garni de valenciennes, peluche et lacet de soie, coûte 30 fr. Le corset *Élise*, admirablement baleiné, avec des goussets tout particuliers : 25 fr.

Il est également impossible qu'une toilette possède ces grâces fuyantes qui sont le charme des costumes actuels, sans le secours d'une tournure-jupon bien comprise. Ici encore nous rappellerons le souvenir de la maison de Plument et de ses précieuses créations : Jupe *Louis XV* pour robe courte : 15 fr. en blanc, 18 fr. en rouge ; — Jupe *Ninon*, pour toilette de dîner : 20 fr. en blanc, 25 fr. en rouge ; — Jupe *Royale*, pour robe à traîne : 28 fr. en blanc, 33 fr. en rouge ; — Jupe *Henri IV*, très plate du haut, pour robe de ville : 15 fr. en blanc, 18 fr. en rouge ; — enfin les deux mignonnes tournures, *Ninon* et *Ninette* : 6 fr. en blanc, 8 fr. en rouge.

Rappelons encore à nos lectrices que M. de Plument expédie *franco* dans toute la France, partout du moins où il y a station de chemin de fer, toutes les demandes qui lui sont adressées rue Vivienne, 33, et qui sont accompagnées d'un mandat ou d'un bon sur la poste.

— De l'étoffe la plus simple, tirer une toilette d'une élégance irréprochable et d'une grâce irrésistible, voilà l'un des côtés les plus remarquables du talent de Mlle Marie BATAILLON. Choisir les tissus, couper, tailler, combiner les garnitures, faire en un mot des prodiges de bon goût, tout cela n'est pour cette fée créatrice que jeux d'enfants. Aussi, depuis un mois, toutes les jolies clientes de Mlle Marie Bataillon, qui savent à quoi s'en tenir, lui adressent-elles commandes sur commandes ; c'est à en perdre la tête ! Le joli entresol de la rue Thérèse, 5, en est plus que jamais encombré, et l'on ne saurait se faire une idée du nombre des charmantes toilettes que nous y avons admirées :

L'une, en beige uni et madras à carreaux très fondus, bleus et gris, ornée de rubans bleus et gris mélangés. Vêtement *Madame l'Archiduc* et chapeau assorti.

Une autre, en grenadine et taffetas noir, gracieux mélange de coulissés, de draperies, de garnitures en dentelle et nœuds papillon en ruban noir.

Un costume en étoffe à jour, tunique et corsage sur jupe de soie grise, agrémenté de nœuds en ruban broché bleu d'un effet superbe.

Citons encore et surtout une robe de dîner en faille noire et faille bouton d'or, composée de plissés en feuillets superposés pour le tablier, d'un pli Bulgare à coquillés au milieu, et d'un corsage extra-collant à manches coulissées avec lisérés bouton d'or et garniture de boutons assortis.

SPÉCIALITÉS

Comment se préserver des brûlantes atteintes d'un soleil d'été ? Rien de plus facile : il suffit d'employer pour la toilette le *lait antéphélique* de CANDÈS. Cette lotion bienfaisante enlève toute défectuosité de la peau, détruit les plaques jaunes, les rougeurs, etc., et donne au teint une transparence idéale.

Après des veilles prolongées, alors que la beauté la plus ferme s'altère, le *lait antéphélique* vient à propos combattre le mal en redonnant à la peau son éclat, sa jeunesse et son charme.

Cette eau virginale s'emploie généralement coupée d'eau, lorsque la première toilette de propreté est accomplie ; on se rince simplement les parties du corps exposées à l'air, c'est-à-dire la figure et les mains, puis on les essuie légèrement. Ajoutons qu'on doit agiter le flacon avant de s'en servir.

Adresser toutes les demandes à M. Candès, l'inventeur du *lait antéphélique* (boulevard Saint Denis, 26).

M. D'A.

ROUVENAT (✠) *& CH. LOURDEL*, JOAILLIERS.
Paris, 62, rue d'Hauteville

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.